

LA VIE THÉÂTRALE

La rentrée des théâtres. — Les concours d'admission au Conservatoire. — Autour d'Alphonse Daudet. — L'Œuvre de l'Artiste Soldat. — A la Société nationale de musique.

La rentrée des théâtres a, comme toujours, précédé celle des lycées. Dès septembre apparaissent les pièces nouvelles. Au théâtre Sarah-Bernhardt, le *Vautrin* de Balzac était remis à la scène et unanimement louangé. Le Gymnase donnait *Petite Reine*, d'Albert Villemets, l'*Ambigu le Système D.* de Pierre Veber et Henri de Gorsse.

Mais octobre a marqué le vrai début de la nouvelle année théâtrale. Et, comme l'année ancienne avait fini sur les concours du Conservatoire, la saison 1917-1918 vient de s'ouvrir par les concours d'admission aux classes de tragédie et de comédie. Il se présentait 252 candidats et candidates ! Cinquante-quatre (27 hommes et 27 femmes) furent sélectionnés par un premier jury, déclarés *admissibles*. Ce premier jury comprenait Mme Réjane, MM. Pierre Veber, Tristan Bernard, d'Estournelles, Brémont, assistés de Mlles Renée du Minil et Nancy-Vernet, MM. Dufflos et Leitner. Finalement, dix-huit (9 hommes et 9 femmes) ont été *reçus* par un second jury composé de Mmes Bartet et Segond-Weber, MM. Antoine, Maurice Donnay, Max Maurey, Brisson, Gavault, Emile Fabre, Gabriel Fauré, Pierre Wolff, Aderer, Silvain, Paul Mounet, G. Berr, Truffier.

La présence des professeurs dans le jury a soulevé souvent et continue à soulever des réflexions acrimonieuses et que nous voulons croire injustifiées.

Plusieurs des lauréats de l'an passé ont débuté, ou continuent à jouer, sur les scènes parisiennes. Mlle Sarah Rafale a pris le rôle de Jessica dans le *Marchand de Venise*, où s'affirment son talent et sa grâce : l'adaptation shakespearienne, avec sa mise en scène nouvelle, est devenue décidément un grand succès. M. Escande a paru dans l'*Attila* de Corneille, M. Alcover joue à la Comédie-Française, dans *OEdipe-Roi*, où Paul Mounet succède à son glorieux aîné. D'autres sont affichés pour la reprise de *Fromont jeune et Risler aîné*, que l'Odéon représentera quand paraîtront ces lignes.

Le théâtre où fut créé *Numa Roumestan* et où l'*Arlésienne* produit, depuis des années et quelles que soient les directions, une source de revenus fixes, éternels ; il devait à la mémoire et à l'art d'Alphonse Daudet de reprendre la pièce adaptée à son roman le plus populaire, sinon le meilleur. Un contemporain me racontait naguère qu'au moment où le feuilleton parut dans je ne sais

quel journal, tout le « Boulevard » ne s'abordait plus qu'avec le mot fatidique : « J'ai bas confiance ». La pièce retrouvera sans doute le même succès.

On s'est habitué à voir dans Alphonse Daudet presque exclusivement un romancier, en dépit de l'*Arlésienne*, dont le succès fut d'ailleurs piètre avant la musique de Bizet. Et pourtant ne créa-t-il pas le théâtre réaliste ?

Tel est l'avis de M. Juan B. Enseñat, l'écrivain, critique et historien bien connu en Espagne, en Catalogne et à Paris, qui, justement consacre un article plein de souvenirs personnels, dans la *Revista Quincenal* (1) aux procédés de travail d'Alphonse Daudet. Souvenirs de la rue de Bellechasse et de Champrosay.

Daudet, qui travaillait exclusivement d'après nature, avait des dossiers. Ses œuvres principales sont sorties du fameux *Livre vert*, qui n'avait rien de diplomatique, où il recueillait, accumulait tout ce qui avait trait aux choses et aux gens de son pays natal, du *Midi*. Il rêvait (paraît-il) d'écrire un *Napoléon, homme du Midi*. Il se contenta de *Tartarin* et de *Numa Roumestan*.

Quand cette dernière œuvre du grand réaliste fut jouée sur la scène de l'Odéon, on chercha naturellement les modèles. M. Enseñat confirme que ce fut une légende de provenance allemande, la basse réclame d'un éditeur de Dresde, qui remplaça le nom de Baragnon par celui de Gambetta. L'homme d'Etat français n'en voulut rien croire et fut le premier à rire avec Daudet, en dinant chez l'éditeur Charpentier, du fameux : « Je ne pense que quand je parle ».

L'*Arlésienne* suffirait à immortaliser le nom de l'auteur de *Sapho* et de la *Dernière Classe*. Cet été, l'émouvante idylle provençale a passé triomphalement sur les « théâtres de la nature » catalans. Elle est une des rares pièces qui résistent aux représentations de « plein air », lesquelles sont presque toutes organisées d'après un principe faux et sur des théâtres nullement adaptés à ce genre de représentations.

Ainsi, même pour les choses du théâtre, la Provence sert de trait d'union entre la France et la Catalogne espagnole, comme elle a relié souvent dans l'histoire notre pays à la Ligurie et à la Toscane italiennes. Mais, pour celles-ci en ce moment, il ne s'agit pas de théâtre !

Nous participons tous aux grandes émotions, mêlées d'espoir et de crainte, qui agitent la terre

(1) Il la dirige, et elle compte parmi ses collaborateurs : Armando Palacio Valdès, Miguel de Unamuno, Francisco Melgar, Ramon de Valle-Inclan, Gabriel Maura, etc...

classique d'au-delà des Alpes, menacée par l'invasion des Barbares. Quel est celui d'entre nous, qui n'a pas des amis personnels à Venise, à Milan ou à Rome ? A défaut d'amis, qui n'a laissé en Italie une part de son cœur, dans les bibliothèques, les musées, les paysages ?

Au milieu de nos soldats qui partent là-bas pour défendre une cause doublement sacrée, quelques-uns sans doute appartiennent au monde des théâtres. Les théâtres ne méritent pas l'anathème que d'aucuns ont proféré contre eux durant la guerre. Outre qu'ils aident à vivre toute une classe de travailleurs intéressante et qu'ils offrent leurs distractions — appréciées — aux permissionnaires, ils empêchent de s'éteindre le flambeau de l'Art traditionnel latin. Et beaucoup de gens de théâtre sont mobilisés.

C'est pour « défendre notre idéal » qu'ils portent les armes. L'œuvre de l'Artiste Soldat, fondée à leur bénéfice, a pris pour devise : « Art et Patrie ». Nous la signalons à nos lecteurs. Afin de se procurer de nouvelles ressources indispensables, elle vient de donner au Vaudeville, une brillante matinée de gala. Au programme, un drame serbe de M. Maurice Allou, en vers vibrants et charmants, nous a transportés dans l'intimité d'un foyer sur la montagne, à la veille de l'invasion des loups noirs dévorants. Adda, l'humble et vaillante fille, recueillie et brutalisée au foyer de la vieille Milena (Mme Irma Perrot), révèle toute son âme patriote, ardente et fière au jeune Stéphano (M. Roger Gaillard), qu'elle aime en secret et qui s'engourdisait dans la douceur d'un amour sensuel pour la coquette Marina. Elle le rend à lui-même et, ainsi, le gagne à elle-même. Mais ils oublient l'un et l'autre leur petit amour individuel pour se donner tout entiers au grand amour de la patrie. Mme Vera Sergine, dont les moyens physiques convenaient particulièrement à ce type d'héroïne, a été tour à tour tendre et pathétique et très applaudie. Mise en scène de M. Abel Tarride. Jolis costumes balkaniques aux broderies multicolores.

Une impression d'art admirable acheva cette matinée. *Le Cygne* de Saint-Saëns, avec le violoncelliste Hollmann et Mlle Napierkowska, étoile de la danse et cygne merveilleux, sembla réunir tous les arts à la fois, car la poésie célèbre les accompagnait dans nos mémoires. La musique, de plus en plus, s'associe — et s'associera, croyons-nous — aux manifestations théâtrales. Elle fait partie du théâtre.

Aussi nous semble-t-il convenable de noter encore ici une « rentrée », qui était très attendue, nous voulons parler de celle de la Société nationale de musique, récemment réorganisée et élar-

gie sous la présidence de M. Gabriel Fauré. Elle avait interrompu ses séances depuis la guerre. Elle vient de donner, le samedi 10 novembre, son 412^e concert dans la salle de la Société des concerts, rue du Conservatoire.

M. Vincent d'Indy prit part en personne à l'exécution de son *trio*, M. Gabriel Fauré joua lui-même sa *deuxième sonate* pour piano et violon, dont c'était la première audition. Mme Marguerite Long, la merveilleuse pianiste, joua *Deux études nouvelles* de M. Debussy, et Mme Croiza, qui possède le plus beau style de ce temps, chanta des mélodies de MM. Duparc, Bruneau, Georges Hue, Pierre de Bréville; pour la plupart inédites. Quel beau programme !

L'Art français continue à rayonner victorieusement, éclairant le monde.

ANDRÉ GEIGER.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ŒUVRE DE DEMAIN, par Georges Lachapelle (Armand Colin). — Ce livre, écrit dans un style clair et rapide, débute par une excellente étude de la Constitution de 1875. Il décrit les mœurs électorales et politiques, analyse les débats parlementaires de 1909 à 1914 sur la réforme électorale; esquisse un projet intéressant de la décentralisation administrative et conclut à la revision de la constitution.

M. G. Lachapelle préconise la suppression de la moitié des députés et des sénateurs, leur élection par des circonscriptions régionales avec la R. P., l'incomptabilité de tout mandat électif avec toute fonction publique (y compris celle de Ministre) l'élection par le suffrage universel du Président de la République, la responsabilité individuelle des Ministres et le referendum pour certaines lois d'intérêt général.

Il a très bien vu les défauts du régime parlementaire chez les Anglais et chez les Américains ainsi que les dangers de la représentation professionnelle, mais il ne nous semble pas avoir justifié sa thèse sur l'élection du Président de la République par le suffrage universel et l'établissement du referendum.

LA POLITIQUE FEDERALISTE, par Henry Cellerier (Nouvelle Librairie Nationale). — L'auteur, mobilisé dès le début, a disparu fin septembre 1914, laissant à ses amis le soin de publier son livre s'il ne revenait pas. Régionaliste et décentralisateur convaincu, de républicain il est devenu royaliste, persuadé que les Républiques étaient nécessairement centralisatrices et que ses aspirations ne pourraient être réalisées qu'après le rétablissement de la monarchie en France. A ceux qui lui objecteraient les efforts des républicains partisans de la décentralisation, il riposte par l'énumération de leurs échecs électoraux ou parlementaires. Il exploite adroitement les progrès de la centralisation en Suisse et aux Etats-Unis, et même l'observation très juste de Clémenceau que la décentralisation sera bien